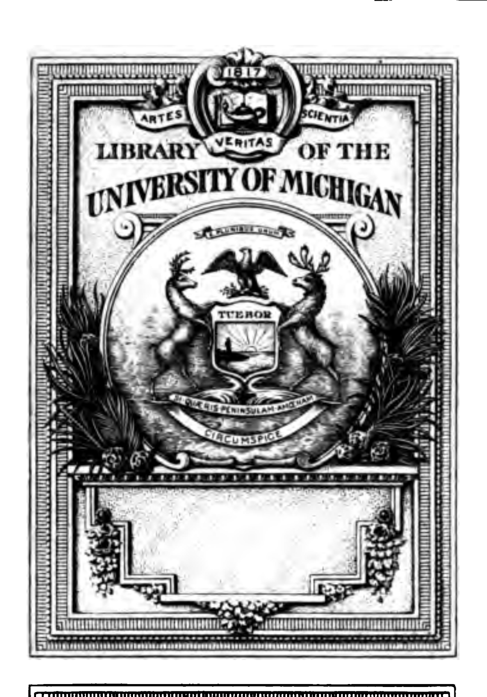

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

FÉNELON,

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI,

TRAGÉDIE.



FÉNELON,

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

Par MARIE-JOSEPH CHÉNIER, Député à la Convention Nationale;

Représentée pour la premiere fois à Paris, sur le Théâtre de la République, le 9 Février 1793; l'an II de la République Française.

Prix, 1 livre 10 sols.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire-Imprimeur, rue des Mathurins, hôtel de Cluni, N°. 334.

1793.

Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout Entrepreneur de Spectacle, qui, au mépris de la propriété et des Loix existantes, se permettra de faire représenter cette Tragédie sans mon consentement formel et par écrit.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

A Paris, ce 3 Mars 1793, l'an II de la République.

D'APRÈS le traité fait entre nous, Marie-Joseph Chénier, auteur de la Tragédie de Fénelon, et Nicolas-Léger Moutard, Libraire-Imprimeur à Paris, nous déclarons que cet Ouvrage est notre propriété commune, conformément aux clauses dont nous sommes convenus. Nous la plaçons sous la sauve-garde des Loix, et de la probité des Citoyens, et nous poursuivrons devant les tribunaux tout Contrefacteur et tout Distributeur d'éditions contrefaites.

A Paris ce 3 Mars 1793, l'an II de la République Française.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER,

Député à la Convention Nationale, par le Département de Seine et Oise.

MOUTARD.

Henri VIII et Anne de Boulen, Calas, ou l'Ecole des Juges, et Caïus Gracchus, Tragédies du même Auteur, sont actuellement sous presse.

Dram. 7d. 5) Rom. Dept
Vauthon
4 · 16 · 32

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ENTRE les hommes qui ont mérité le nom de Grands, Fénelon fut celui de tous qui a le plus allégé le poids de l'admiration, puisqu'il en a fait un plaisir et non pas une dette. Son nom seul inspire une vénération tendre, une bienveillance respectueuse; la simplicité de son âme, la supériorité de son esprit, cette sensibilité profonde, source de toutes les vertus, cette éloquence persuasive et touchante qui les inspire et les fait aimer, tout en lui donne l'idee d'une nature perfectionnée, et semble réaliser les brillans mensonges des poëtes, premiers théologiens des nations, lorsque pour expliquer le systême du monde, ils ont imaginé des esprits célestes, chargés d'entretenir l'harmonie universelle, et formant un moyen terme entre l'homme et la Divinité.

Ce fut à la fin de 1791, que le cœur échauffé d'idées tragiques, faisant encore parler le dernier des Gracques, cet éloquent et courageux martyr de la cause populaire, je sentis, en relisant Télémaque, le désir de représenter sur la scène son immortel auteur, de communiquer, de converser, pour ainsi dire, avec cette âme douce, et d'ébaucher le modele de la vertu sans tache, à l'epoque même où j'esquissois celui du patriotisme pur, et de l'énergie républicaine. Une anecdote rapportee par d'Alembert, dans son éloge de Fléchier, me fournit les premiers matériaux de mon ouvrage. Je savois que Charles Pougens, citoyen dont j'estime les talens et la personne; et dont l'amitié m'est chere, avoit tracé sur cette anecdote intéressante, quelques scenes pleines de verve et de sentiment. Je conçus le sujet avec plus d'étendue; j'inventai de nouveaux développemens, des incidens plus multipliés, un dénouement plus dramatique; enfin je crus pouvoir composer une tragédie en cinq actes sur ce fonds, si simple en apparence. Mon respectable ami Palissot me persuada facilement de substituer Fénelon à Flechier, Cambrai à Nîmes, et j'achevai en

peu de temps cette piece, car je l'écrivais avec une émotion profonde, et sans me refroidir un instant sur mon travail, qui me subjuguoit tout entier.

Si l'on me demande maintenant pourquoi j'ai substitué Fénelon à Fléchier, je répondrai d'abord, qu'ayant beaucoup changé l'anecdote racontée sur Fléchier, la fable de ma tragédie est, à peu de chose près, d'invention. Je n'ai fait qu'attribuer une action vertueuse à un homme qui durant le cours de sa vie n'a fait que des actions de cette nature, et dont le nom rappelle le mot vertu. En second lieu, malgré le mérite de Fléchier, mérite que je crois sentir autant qu'il est possible, Fléchier, de quelque maniere qu'on l'envisage, est fort loin d'être Fénelon. Il n'offroit à représenter ni cette ame pure et divine, ni cette éloquence philantropique, ni cette philosophie du cœur, qui ont rendu l'auteur de Télémaque si remarquable, même parmi les grands-hommes du dernier siecle.

En voilà déjà trop sans doute pour les personnes qui savent penser et sentir. J'ajouterai cependant que sous un point de vue qui n'est point à négliger, le personnage de Fénelon avoit encore un grand avantage sur celui de Fléchier, relativement à l'époque où se trouve la France et l'Europe. A la cour du plus orgeuilleux despote qui fût jamais, Fénelon fut un philosophe et un *Patriote*. Son commerce perpétuel avec les poëtes et les orateurs des républiques grecques, lui avoit fait contracter la passion et l'habitude de ce beau idéal qui éclatoit dans les arts et dans les gouvernemens de la Grece antique. Toutes ses idées d'économie politique, ses erreurs même dans l'établissement publique de Salente, sont empruntées des législateurs et des philosophes de ces démocraties fameuses. Dans son écrit intitulé : *Direction pour la conscience des rois*, il a prédit, en termes exprès, un moment où l'excessive autorité des monarques devoit être, non pas seulement diminuée, mais entiérement anéantie. Enfin les peintures énergiques de l'insensé fils de Sésostris, du féroce Adraste, roi des Dauniens, du sombre et cruel Pigmalion, de l'infâme Astarbé, sont des monumens immortels de la haine qu'il portoit aux tyrans, et de son amour pour la liberté. C'est parce que de tels sentimens remplissoient les pages de Télémaque, que ce beau livre déplut à Louis XIV, et c'est pour la même raison qu'il fut accueilli avec enthousiasme par la nation anglaise, qui,

voisine alors de la révolution de 1688, s'occupoit d'affermir sa liberté civile et politique, et non d'épuiser ses finances, de compromettre son commerce et sa gloire, pour combattre un peuple libre et protéger la tyrannie.

Quelques spectateurs ont cru que la regle de l'unité de lieu n'étoit point observée dans la tragédie de Fénelon. Je répondrai qu'elle est observée précisément, de la même maniere que dans les chef-d'œuvres de la scene grecque et de la scene française. Je pourrai citer une foule d'exemples fameux à l'appui de mon assertion, qui ne paroîtra nouvelle qu'aux hommes très-peu instruits sur ces matieres. Métastase, dans ses extraits de la poétique d'Aristote, a traité la question de maniere à ne laisser rien à désirer ni à dire. Au reste, un jour viendra, je l'espere, où, libre des travaux importans qui me pressent, je pourrai, dans les discours qui précéderont mes ouvrages dramatiques, me livrer à des développemens sur ce qu'on appelle des regles de la tragédie. En attendant, je me permettrai de faire remarquer que depuis le Cid jusqu'à Mérope et Sémiramis, c'est-à-dire durant un long siecle de gloire pour le théâtre français, des hommes d'une extrême ignorance en tout ce qui concerne l'art dramatique, mais qui s'avisoient néanmoins de juger d'un ton magistral Corneille, Racine et Voltaire, ont eu soin de renouveler contre eux, à chaque nouveau chef-d'œuvre de ces grands-hommes, le judicieux et docte reproche de n'avoir point observé les regles.

Il est d'autres spectateurs qui, en versant des larmes à la réprésentation de Fénelon, n'ont pas laissé que de conserver quelques doutes sur le titre de Tragédie que j'ai cru devoir donner à cet ouvrage. C'est, je pense, faute d'avoir bien conçu le naturel du poëme tragique. Mais, dit-on, la piece n'est point terminée par une catastrophe sanglante. Si cette objection étoit raisonnable, il s'en suivroit que le Philoctete de Sophocle et le Cinna de Pierre Corneille ne sont point des tragédies. Je crois qu'il seroit ridicule de répondre sérieusement à ceux qui prétendent que les tragédies ne doivent être fondées que sur les aventures des rois, des princes, des conquérans et des hommes placés à la tête des états. Je dirai seulement, et c'est une chose incontestable, que la nature des

poëmes dramatiques, dans quelque genre que ce soit, est tout à-fait indépendante du rang qu'ont tenu sur la scene du monde les personnages représentés. Quand le ton est pathétique, simple et majestueux, quand les mœurs des personnages ont de la dignité, quand le but de l'auteur est constamment d'exciter les larmes, l'ouvrage est une tragédie. Quand les mœurs et le ton des personnages ont de la familiarité, quand l'auteur s'est attaché à peindre les ridicules, l'ouvrage est une comédie. Quand le but de la piece est d'exciter tantôt le rire et tantôt les pleurs, elle participe des deux genres; c'est une *tragi-comédie*, ou, si l'on veut, c'est un *drame*, puisque cette dénomination a prévalu. Des notions si simples n'auroient pas été embrouillées de nos jours, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes qui ont voulu se proclamer inventeurs pour avoir defiguré en prose barbare, un genre où La Chaussée avoit merité, par un style naturel et des peintures vraies, la reputation d'un bon poëte du second ordre; et s'il ne s'étoit pas trouvé dans le même temps d'autres hommes, qui, condamnés au rôle d'imitateurs, par l'impuissance d'imaginer, ont eu la prétention ridicule de tracer un cercle au génie, et lui ont crié dans les académies, dans les lycées, dans les journaux: « N'inventez » pas, puisque Corneille, Racine et Voltaire ont inventé. » Chacun de ces hommes illustres s'est frayé des routes » nouvelles; donc il n'en faut plus ouvrir. Aucun d'eux » n'a voulu répéter ce qu'avoit dit son prédécesseur; » donc il faut répéter ce qu'ils ont dit. Tous trois ils » ont tenté d'être modeles; donc il faut être imi- » tateurs ».

Heureusement ces misérables théories ne sont pas fort dangereuses, sur-tout lorsqu'on veut juger complettement nos prétendus Quintiliens, et comparer leur pratique à leur théorie. On trouve dans tous leurs ouvrages, non pas *la monotonie de la perfection*, comme on l'a dit ingénieusement de Racine, mais *la monotonie de la médiocrité*. Le regne de cette médiocrité académique est désormais consommé; la liberté a fait justice des journaux privilégiés et des jurandes de bel-esprit. On a oublié jusqu'au titre d'une foule d'ouvrages sans physionomie, qui ne pouvoient ni donner, ni ôter des idées: les imaginations s'embrâsent et se fécondent dans la tourmente révolutionnaire; les talens se mûriront au sein du calme constitu-

tionnel ; des loix tutélaires se préparent concernant la propriété des productions de l'esprit humain, et le génie des arts sourit en voyant sa carriere s'agrandir avec les destinées de la république française.

Le théâtre, cette brillante et instructive partie de notre littérature, doit, non pas seulement suivre la marche de l'esprit national, mais en déterminer les progrès, et se régénérer entiérement, comme tous les autres établissemens publics. Pénétré de son importance, j'ai tâché de donner à mes différens ouvrages dramatiques un but politique et moral. A les considérer du côté de l'art, j'ai voulu les varier entre eux; j'ai voulu encore leur donner en général des traits qui leur soient propres, une physionomie qui les distingue de toutes les Tragédies connues. J'ai hasardé sur la scene des choses qui n'avoient jamais été tentées. Les applaudissemens publics en ont consacré un assez grand nombre dans Charles IX, dans Henri VIII, dans Caïus Gracchus, et dans Calas, celui de tous mes ouvrages où je crois avoir mis le plus de naturel et de véritable poésie tragique. Il est vrai que depuis l'époque où la tragédie est venue, pour ainsi dire, habiter la rue de Richelieu, époque chere aux lettres, et qui marquera dans l'histoire du théâtre; il est vrai, dis-je, que depuis ce tems j'ai trouvé parmi les acteurs une telle réunion de grands talens, qu'il y avoit peu de risque à courir pour l'auteur qui sauroit concevoir et exécuter des choses neuves. Ainsi Monvel, le premier acteur tragique de l'Europe; Vestris, l'éleve de le Kain, et qui fait une partie de la gloire de son maître, Talma, qui, jeune encore, a déjà si peu de rivaux, ont joué dans mes cinq tragédies avec une supériorité qui les ont constamment soutenues. Desgarcins a rendu le rôle de Jeanne Seimour, dans Henri VIII, avec une dignité touchante qui n'a pas médiocrement contribué au succès de cette Tragédie; & le personnage d'Amélie, dans la piece que j'offre aux lecteurs, a été représenté avec une vérité si naïve, qu'il a placé la jeune Simon à côté de ces talens précieux qui fondent la renommée du théâtre de la République, & en font, dans ce bel art de la déclamation tragique, le modele et le désespoir de tous les autres théâtres.

J'ai dit au commencement de ce discours que les

tragédies de Gracchus et de Fénelon furent composées dans le même temps, en 1791. Fidèle au plan que je me suis tracé de bonne heure, voulant que chacun de mes ouvrages puisse être considéré comme un acte de civisme, je fis représenter sur-le-champ Gracchus, qui attaquoit d'une maniere directe les préjugés aristocratiques. On se rappellera qu'à cette époque il s'élevoit en France un parti puissant, qui, sous le voile du *modérantisme*, cachoit le regret des priviléges, et n'oublioit aucun moyen de renverser la liberté politique, à l'aide d'un trône contre-révolutionnaire. Les chefs de ce parti étoient, pour la plupart, ces membres de la minorité de la noblesse, qui, dans l'assemblée constituante, plus adroits et plus dangereux que les autres privilégiés, étoient venus s'asseoir parmi les plus zélés appuis de la liberté, pour neutraliser le patriotisme. Ils étoient parvenus successivement à séduire une foule de citoyens purs, mais foibles, mais incapables de se tenir dans un égal éloignement des scélérats, qui, au nom du peuple, foulent au pied les loix et la propriété, et des traîtres qui, au nom des loix, voudroient ressusciter le despotisme. On sent bien que Caïus Gracchus dût exciter les clameurs de ce parti modéré, qui dominoit alors. Le succès de l'ouvrage n'en fut que plus brillant, et son influence n'en fut que plus sûre.

Maintenant ce parti n'existe plus, ou du moins il est sans force. Deux révolutions successives, entraînant dans leur cours les décombres féodaux et monarchiques, ont applani le terrein sur lequel doit être élevé l'édifice des loix constitutionnelles. Mais cet édifice s'écroulera s'il n'est fondé sur les bases de la morale publique. C'est donc cette morale qu'il faut créer; c'est-là le but que doivent se proposer les législateurs, les philosophes, les poëtes, les orateurs, ces véritables instituteurs des nations; c'est l'objet que j'avois spécialement en vue, dès le temps même où je composois la tragédie de Fénelon, et j'ai cru qu'elle ne pouvoit être représentée dans une époque plus convenable que celle où vont se discuter les deux grands ouvrages de la constitution républicaine et de l'éducation nationale. J'ai cru encore qu'en nos jours, mêlés de sombres orages, lorsque les mauvais citoyens prêchent impunément le brigan-

dage et l'assassinat, lorsque les vrais républicains, ceux qui ont pu croire nécessaires les actes les plus rigoureux de la justice nationale, pleurent encore sur la moralité publique compromise par les crimes du mois de septembre, il étoit plus que temps de faire entendre au théâtre cette voix de l'humanité, qui retentit toujours dans le cœur des hommes rassemblés. Par la nature même des choses, la mission du poëte dramatique, lorsqu'il est digne de la remplir, est d'un effet bien plus sûr que celle du philosophe qui compose un traité de morale. L'un apprend comment on est bon, l'autre inspire le désir de l'être; l'un disserte sur la vertu, l'autre la met en action, et la rend aimable et facile.

Appelé par les citoyens du département de Seine et Oise à l'honorable fonction de défendre la liberté, et d'affermir par des loix sages l'établissement de notre république naissante, je ne consacrerai aucune de mes veilles, durant la session actuelle, à composer des ouvrages dramatiques, quelle que puisse être leur utilité. Ce n'est pas que je partage l'opinion de ceux qui, faute de réfléchir, pourroient regarder les productions littéraires, où la raison est embellie des couleurs de l'imagination, comme une occupation incompatible avec des etudes austeres, ou trop frivoles pour des hommes revêtus d'un caractere public. Sans même citer l'exemple et l'autorité de Cicéron, cet immortel honneur du barreau, du forum et du sénat de Rome ancienne, ce n'est point à l'auteur qui a esquissé les portraits du chancelier de l'Hôpital et de Fénelon, qu'il appartient de dédaigner, dans aucune circonstance de sa vie, les fleurs de la belle littérature, que ces hommes illustres ont su cueillir au milieu des soins et des devoirs nombreux de leur vénérable ministere. Mais livré tout entier à des travaux indispensables pour fonder en France l'enseignement public et l'éducation nationale, après avoir coopéré de tous mes foibles moyens à ce grand bienfait que le peuple français a droit d'attendre de ses représentans, je rentrerai dans le siége dans une assemblée qui a présidé au berceau de la république, j'attaquerai encore au théâtre les préjugés de toute espece qui voudroient relever la tête; j'y ferai verser quelques larmes sur les héros qui ne sont plus; et je contribuerai peut-être, dans cette espece de tribune, à perfectionner les mœurs sociales, et à former insensiblement des hommes nouveaux pour les loix nouvelles.

PERSONNAGES.

FÉNELON, Archevêque de Cambrai.	MONVEL.
D'ELMANCE, Commandant de Cambrai.	TALMA.
HÉLOISE.	VESTRIS.
AMÉLIE.	SIMON.
ISAURE.	DESPREZ.
L'ABBESSE.	VALERYE.
LE MAIRE.	DESPREZ.
UN PRÊTRE.	BERVILLE.
CLERGÉ.	
RELIGIEUSES.	
OFFICIERS MUNICIPAUX.	
PEUPLE.	

La Scène est à Cambrai. Le premier Acte se passe dans l'intérieur d'un Couvent de femmes. Le deuxieme et le quatrieme, dans un souterrain du même Couvent. Le troisieme et le cinquieme, dans le palais de l'Archevêque.

FÉNELON,

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMELIE, ISAURE.

ISAURE.

Vos vœux seront comblés : bientôt, jeune Amélie ;
Vous allez partager le saint nœud qui nous lie ;
Votre bouche innocente, en face de l'autel,
Prononcera sans peine un serment éternel :
L'épreuve nécessaire est enfin achevée,
Et du nouveau prélat on attend l'arrivée.
Mais votre cœur soupire, et vous baissez les yeux !
Pourquoi ces longs regards qui parcourent ces lieux ?
J'ai quelques droits peut-être à votre confiance ;
Ne vous contraignez point, rompez ce dur silence :
Tout m'annonce un chagrin que vous voulez céler,
Et je vois que vos pleurs demandent à couler.

AMELIE.

Isaure, il est trop vrai, je ne puis m'en défendre,
Un sentiment nouveau chez moi se fait entendre ;

Mon cœur, sur son état, sans fruit interrogé,
Ne sait pas même encor comment il a changé.
Dans ce cloître sacré je dois passer ma vie;
C'est-là mon seul asyle et ma seule patrie;
J'ignore les mortels qui m'ont donné le jour,
Et mes yeux en s'ouvrant ont connu ce séjour.
Toi-même fus témoin de mon impatience;
Au destin de nos sœurs je m'unissois d'avance,
Je partageois leurs soins; ma bouche à tout moment,
D'accord avec mon cœur, prononçoit le serment:
Mais dût-on m'accuser d'erreur ou de caprice;
L'heure approche, tout change, et ce grand sacrifice,
Qui fut long-tems l'objet de mon plus doux espoir,
N'est pour moi desormais qu'un funeste devoir.

ISAURE.

Je crois à peine encor ce que je viens d'entendre.
Craignez de vous flatter; qu'oseriez-vous prétendre?

AMELIE.

Rien sans doute.

ISAURE.

Parlez; depuis quand sentez-vous
Cette frayeur du cloître et ces fâcheux dégoûts?

AMELIE.

Depuis que ma raison, plus mûre et moins timide,
Osa penser sans maître, osa marcher sans guide.
On me vantoit la paix que l'on goûte en ce lieu,
Et ce lien sacré qui nous unit à Dieu.
Est-ce bien dans ces murs qu'est le bonheur suprême?
Peut-être ce lien, me disois-je à moi-même,
N'est qu'un poids révéré qu'on porte avec effort;
Peut-être cette paix n'est qu'un sommeil de mort.
Ainsi je nourissois dans cette solitude,
Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude;
Ainsi tout préparoit mon âme au changement:
Mais hier dans la nuit un triste événement
A redoublé la crainte et la mélancolie
Qui déjà corrompoient les destins d'Amélie.
Vous connoissez la voûte et les degrés obscurs,
Qui conduisent du temple en ces paisibles murs,

A l'heure où finissoit la nocturne priere,
Un peu loin de nos sœurs, je montois la derniere,
Pensive, et les regards sur la terre attachés,
Me livrant toute entiere à mes chagrins cachés:
Tandis que de ces soins j'étois préoccupée,
Tout-à-coup d'un bruit sourd mon oreille est frappée;
Je marche vers ce bruit, je m'arrête, et j'entends
Le cri d'un être foible et qui souffrit long-temps.
Cette plaintive voix, ces sons lents et funebres,
Plus déchirans encore au milieu des ténebres,
Exprimoient la douleur, le désespoir, l'effroi,
Et du fond d'un cercueil sembloient monter vers moi.

ISAURE.

Oubliez tout, ma fille, ou vous êtes perdue.

AMELIE.

Isaure!

ISAURE.

Vous voyez combien je suis émue.
Chere Amélie, au nom du plus tendre intérêt,
Que cet événement soit pour vous un secret.
L'abbesse de ces lieux auprès de nous s'avance,
Avec elle sur-tout observez le silence.

SCENE II.

L'ABBESSE, AMELIE.

L'ABBESSE.

JE vous cherche, Amélie. Isaure, laissez nous.
Ma fille, le bonheur va commencer pour vous.

AMELIE.

Ciel!

L'ABBESSE.

Vous allez à Dieu consacrer votre vie:
Le moment est bien près, et je vous porte envie.

AMELIE.

Le nouvel archevêque.....

L'ABBESSE.

Est parti de la cour ;
Il sera dans ces murs avant la fin du jour.

AMELIE.

(*A part.*) Malheureuse !

L'ABBESSE.

Pour vous qu'elle gloire s'apprête ;
De voir le voile saint posé sur votre tête
Des mains de Fénelon, de ce prélat vanté
Et pour son éloquence, et pour sa piété !

AMELIE.

On dit qu'il est humain, bienfaisant ; équitable ;
Que sa vertu n'a point un aspect redoutable,
Et que son zele, exempt d'amertume et d'aigreur ;
Ne sait point dans ses vœux tyranniser un cœur.

L'ABBESSE.

Le vôtre, mon enfant, se donnera sans peine.
Elevée en ces lieux, vous aimez votre chaîne:
On ne vous verra point, par des pleurs assidus,
Rappeller des faux biens qui vous sont inconnus.
Il est des nœuds moins doux, des sermens plus pénibles.
Nous voyons trop souvent dans ces cloîtres paisibles :
Un cœur qui dans le monde épris de mille erreurs,
Des folles passions a senti les fureurs,
Recueillir ses débris dispersés par l'orage,
Et chercher parmi nous un port en son naufrage.
Vainement il aspire à la tranquillité ;
Au pied du sanctuaire il se sent agité :
Du Dieu qu'elle a cherché, l'épouse criminelle,
Etendant loin du cloître un regard infidele,
Vers les plaisirs du monde a des retours secrets,
Et tient long-tems à lui du moins par les regrets.
Mais jusqu'ici votre âme, encor neuve et docile ;
A respiré l'air pur qui regne en cet asyle ;
Le soufle empoisonné d'un monde séducteur
N'a point flétri cette ame et terni sa candeur.

AMELIE.

Ah ! que votre bonté m'écoute et me pardonne.

L'ABBESSE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMELIE.

Mon nouveau sort m'étonne.

L'ABBESSE.

Comment!

AMELIE.

C'est pour jamais que je vais m'engager.

L'ABBESSE.

Sans doute.

AMELIE.

Pour jamai! je tremble d'y songer.

L'ABBESSE.

Qui? vous?

AMELIE.

De mes devoirs la sainteté m'accable;
Mon cœur prêt à franchir un pas si redoutable,
Un peu de temps encor voudroit s'y préparer:
Exaucez-le, Madame, et daignez différer.

L'ABBESSE.

Différer, dites-vous?

AMELIE.

Oui, je vous en supplie.

L'ABBESSE.

Puis-je à cette tiédeur reconnoître Amélie?
Quelles réflexions ou quels événemens
Ont ainsi tout-à-coup changé vos sentimens?
Les jours étoient trop lents au gré de votre attente;
Chaque instant fatiguait votre âme impatiente;
Ce zele ardent et pur s'est bientôt ralenti;

AMELIE.

Hélas!

L'ABBESSE.

Vous repoussez une chaîne éternelle:

AMELIE.

Eh bien.... s'il étoit vrai.... serois-je criminelle?

L'ABBESSE.

Vous l'avouez.

AMELIE.

Je puis l'avouer sans rougir.
J'ai changé malgré moi ; devez-vous m'en punir ?
J'ai vu se dissiper l'erreur enchanteresse ;
Au lieu de ce bonheur qu'on me peignoit sans cesse,
Mes yeux n'ont apperçu qu'un immense avenir,
Sans espérance, hélas ! comme sans souvenir ;
La paix de l'esclavage, en ce funeste asyle,
Eternise le tems qui s'écoule immobile.
Ah ! je sens qu'être libre est le plus grand des biens.
Ne me proposez plus vos sermens, vos liens :
Ils sont peu faits pour moi, n'en doutez point, Madame ;
Ils sont durs, inhumains ; et je sens que mon âme
A, par des nœuds plus doux, besoin de s'attacher :
J'ignore mes parens, je voudrois les chercher.
Si le sort à jamais me dérobe leur trace,
Il est des yeux du moins qui verront ma disgrace.
Le Dieu qui m'a créée et qui forma mon cœur,
M'abandonnera-t-il au milieu du malheur ?
Tout éprouve ici bas ses bontés paternelles :
Dès que le foible oiseau peut essayer ses aîles,
Loin du sein de sa mere, il vole sans appui ;
Il est seul dans le monde, et Dieu prend soin de lui.
Sans doute il veillera sur la triste Amélie ;
Mais au fond des tombeaux n'enterrez point ma vie.
Celui qui tous les jours est forcé de pleurer,
N'est qu'à plaindre à demi tant qu'il peut espérer.
Laissez-moi donc l'espoir ; daignez être sensible,
Et ne me rendez pas le bonheur impossible.

L'ABBESSE.

De quel trouble inoui vos sens sont agités !
Vous voulez m'attendrir ; et vous me révoltez !
Lorsque Dieu vous demande un sacrifice austere,
Vous prétendez quitter ce cloître solitaire,
Pour chercher vos parens qui vous sont inconnus ;
Vos parens.... Pour jamais vous les avez perdus.
Des mortels méprisés vous ont donné la vie,
Au sein de l'infortune et de l'ignominie.
Vous expiriez sans moi ; mes bienfaisans secours,

Dans ce pieux asyle ont conservé vos jours.
Et de l'abandonner vous formez l'espérance!
De tous mes soins pour vous, telle est la récompense!
Mais ne présumez pas que ce vain changement
Suspende mes desseins et m'arrête un moment.
Il faut qu'un nœud sacré, contraint ou volontaire,
Répare votre honte et celle d'une mere.
Sachez de vos destins supporter la rigueur;
Ne les oubliez plus, et domptez votre cœur.

AMELIE.

Ce cœur que sous vos loix j'ai fait plier sans cesse,
Connoît la modestie et non pas la bassesse.
Vous m'outragez en vain; vous pourriez m'avilir,
Si par mes actions j'y voulois consentir.
Ma raison dit, Madame, et j'avois osé croire
Que nous créons pour nous et la honte et la gloire.
Ce discours vous surprend: si j'ai pu m'égarer,
Montrez-moi mon erreur, et daignez m'éclairer.
Comment suis-je flétrie avant que d'être née?
Ah! je n'ai point choisi ma triste destinée;
Ce n'est pas d'un hasard que doit rougir mon front;
Mon sort est un malheur, mais non pas un affront.
Vous avez autrefois accueilli mon enfance,
J'ai long-temps de notre âme éprouvé l'indulgence;
Et malgré vos rigueurs, je ne croirai jamais
Avoir acquis le droit d'oublier vos bienfaits.
Mais sachez me connoître, et plaignez Amélie.
Ces mortels méprisés dont j'ai reçu la vie,
Dans le sang qui m'anime ont mis une fierté,
Qu'on ne fait point fléchir par la sévérité.
Soumise à la douceur, je fus long-temps timide;
C'est votre dureté qui me rend intrépide:
Mais puisqu'enfin je puis vous expliquer mes vœux,
D'une âme libre et pure écoutez les aveux.
Au pied de cet Autel, qui fut souvent sinistre,
De l'Eternel bientôt je verrai ce Ministre.
Ne fondez plus d'espoir sur ma timidité;
Je ne mentirai point au Dieu de vérité:
D'autres ont prononcé le serment de la crainte,
Vous entendez ma bouche, incapable de feinte,
Rejetter loin de moi des liens que je hais;
Voilà dès aujourd'hui le serment que je fais.

L'ABBESSE.

Ah! je ne reçois point ce serment sacrilége.
Adieu. Gardez-vous bien de tomber dans le piége:
Vous avez mis un terme à ma tendre amitié;
Mais je veux écouter un reste de pitié
A vos premiers désirs cessez d'être infidelle;
C'est la nécessité, c'est Dieu qui vous appelle
Immolez à ce Dieu vos foibles volontés;
Je saurai vous punir si vous lui resistez.

SCENE III.

AMELIE.

ME punir! et de quoi? quelle est donc mon offense?
Dieu qui n'es point tyran, qui connois l'indulgence,
Ne puis-je en d'autres lieux t'adorer, te chérir?
Dois-je quitter la vie avant que de mourir?
Briser des nœuds cruels n'est point te faire outrage;
La liberté te plaît, c'est ton plus bel ouvrage.

SCENE IV.

AMELIE, ISAURE.

AMELIE.

CHERE Isaure, est-ce toi?

ISAURE.

J'accours auprès de vous.
Hélas! qu'avez-vous fait? l'Abbesse est en courroux.
Vous venez de la voir; peut-être en sa présence,
Vous aurez, je le crains, commis quelqu'imprudence.
Ses yeux en vous quittant respiroient la fureur.

AMELIE.

Par son orgueil barbare elle m'a fait horreur.

ISAURE.

Elle ignore pourtant que votre âme rebelle...

AMELIE.

Je l'ai dit, j'ai fait plus. J'ai juré devant elle
Que la triste Amélie, à la face des Cieux,

Ne prononceroit pas des sermens odieux.

ISAURE.

Qu'a-t elle répondu ?

AMELIE.

Si je fais résistance,
Je dois, m'a-t-elle dit, éprouver sa vengeance.

ISAURE.

Et que résolvez-vous ?

AMELIE.

De lui desobéir.

ISAURE.

Ecoutez, Amélie, & vous allez frémir :
Ecoutez. Je vous parle avec pleine franchise :
A des loix que je hais vous me voyez soumise.
Si j'ai formé ces nœuds, c'est le choix du malheur,
Le vœu de l'indigence et non pas de mon cœur.
Dans cet asyle sombre où je fus entraînée,
J'ai maudit quatorze ans ma dure destinée :
Sans cesse autour de moi je n'ai vu qu'un tombeau;
Quand je fis mon serment vous étiez au berceau;
Mes soins pour votre enfance, ô ma chere Amélie,
Par fois m'ont fait sentir et supporter la vie :
Ce temps est déjà loin; tout s'écoule, et je voi
Que vous serez à plaindre, hélas! autant que moi.
Ne le soyez pas plus, croyez-en mes alarmes.
Je pleure, et c'est sur vous que je répands des larmes;
N'aggravez point les maux qui vous sont préparés,
Soumettez-vous, ma fille ; en vain vous espérez.
L'espérance à votre âge aisément peut séduire.
Un exemple effrayans, dont je peux vous instruire,
Un châtiment bien long.... vous ouvrira les yeux;
Il existoit déjà quand je vins en ces lieux.

AMELIE.

Comment!

ISAURE.

Il dure encor.

AMELIE.

Quel est donc ce mystere
Je ne vous comprends pas.

ISAURE.

J'aurois dû vous le taire.

Mais enfin mon devoir cede à vòtre intérêt;
Je vais vous révéler un horrible secret.

AMELIE.

Dieu ! quel est-il ? je brûle et je crains de l'apprendre.

ISAURE.

Personne ne s'approche ; on ne peut nous entendre.

AMELIE.

Expliquez-vous.

ISAURE.

Hier de lamentables cris
Ont frappé votre oreille et vos sens attendris.
Ces cris.....

AMELIE.

Eh bien ces cris.... Je frissonne d'avance.

ISAURE.

Parlez bas, craignons tout.

AMELIE.

Ces cris donc?.....

ISAURE.

Je balance.

AMELIE.

Vous!

ISAURE.

Je ne puis me taire, et je n'ose parler.

AMELIE.

Isaure il n'est plus tems de rien dissimuler.

ISAURE.

Ces cris sont....

AMELIE.

Achevez.

ISAURE.

Ceux d'une infortunée,
Au fond d'un souterrain dans ces lieux enchaînée.

AMELIE.

Ah! que m'avez-vous dit ?

ISAURE.

L'horrible vérité.

AMELIE.

O comble de fureur et d'humanité !
La malheureuse....

ISAURE.

Eh bien.

AMELIE.

Vous est-elle connue ?
Qui vous en a parlé ? qui pourroit....

ISAURE.

Je l'ai vue.

AMELIE.

Ici ?

ISAURE.

Je vous l'ai dit, au fond d'un souterrain.

AMELIE.

Où donc ?

ISAURE.

Entre le temple et les murs du jardin.

AMELIE.

O ciel !

ISAURE.

Depuis quinze ans, c'est là qu'elle est mourante.
C'est moi qui tous les jours, à l'aurore naissante,
Lui porte en ce cachot, de tristes alimens,
Qui de ces jours flétris prolongent les tourmens.

AMELIE.

Des femmes ont osé.... mais apprends-moi son crime.

ISAURE.

Je l'ignore.

AMELIE.

Quel est le nom de la victime ?

ISAURE.

Hélas! je ne sais rien que ses revers affreux.

AMELIE.

Plutôt que de former d'abominables nœuds,
Près d'elle en ce tombeau.... Que son sort m'intéresse!
Si votre âme pour moi ressent quelque tendresse....

ISAURE.

En doutez-vous ?

AMELIE.

Je veux la voir et lui parler

ISAURE.

Vous, ma fille!

AMELIE.

A l'instant.

ISAURE.

Vous me faites trembler;
Vous voulez:...

AMÉLIE.

Compâtir à sa douleur mortelle,
Peut-être l'adoucir, m'affliger avec elle,
Recueillir ses sanglots, entendre ses malheurs,
Et de ses yeux mourans essuyer quelques pleurs.

ISAURE.

Moi! je vous conduirois....

AMÉLIE.

C'est trop vous en défendre.

ISAURE.

Mais vous ne songez point qu'on pourroit nous surprendre!

AMÉLIE.

Je vous suivrai de loin, lentement, pas à pas;
Les yeux de nos tyrans ne nous surprendront pas.

ISAURE.

Je n'ose.

AMÉLIE.

Vous m'aimez et mon cœur en est digne.
Ce que je vous demande est une grace insigne.
Venez.

ISAURE.

Vous l'exigez!

AMÉLIE.

J'embrasse vos genoux.

ISAURE.

Suivez-moi, mon enfant. Ciel, prends pitié de nous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HÉLOISE.

(*Dans un assoupissement qui s'augmente par degrés*).

Oui, je revois les champs, les doux champs de Provence,
Le lieu qui me vit naître. Est-ce toi, cher d'Elmance ?
Non, non, je t'ai perdu. Quel cachot ! quels tourmens !
J'ai vécu quelques jours, je meurs depuis quinze ans.
Je gémis, & ma voix ne peut être entendue ;
Vivante, en un cercueil me voilà descendue.
Respirons ; tant de maux seront-ils éternels ?
Dieu qui n'es point barbare ainsi que les mortels,
Recours de l'infortune, et véritable Pere,
Entends mes vœux, entends ; c'est la mort que j'espère:
Daigne enfin terminer mon malheureux destin,
Et puissé-je aujourd'hui m'éveiller dans ton sein !

SCENE II.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Avançons.

AMÉLIE.

Elle dort !

ISAURE.

Vous pleurez !

AMÉLIE.

O nature!
Dieu bon, Dieu bienfaisant, voilà ta créature.

ISAURE.

Vous venez de la voir ; il est temps de rentrer.

AMÉLIE.

Non.

ISAURE.

Je tremble. Venez.

D

AMÉLIE.

Non, je veux demeurer.

ISAURE.

Songez que dans ces lieux je ne saurois attendre.

AMÉLIE.

Chere Isaure, bientôt tu viendras m'y reprendre.

ISAURE.

Vous prétendez rester.

AMELIE.

Oui, tel est mon désir.
J'éprouve de l'effroi, mais un secret plaisir:
Je peux jouir en paix de ma mélancolie.

ISAURE.

Ah! mon cœur veut toujours ce que veut Amélie:
Je vous laisse à regret; vous l'ordonnez. Adieu.

SCENE III.

HELOISE, AMELIE.

AMELIE.

Mes sens sont accablés dans cet horrible lieu.
Ces arcs, ce souterrain, ce silence, cette ombre,
Tout porte au fond du cœur un abattement sombre:
Sur cette pierre usée, un lugubre flambeau
Semble, de son feu pâle, éclairer un tombeau.
C'en est un. Qu'as-tu fait, malheureuse victime?
Et comment peux-tu vivre au fond de cet abîme?
Du pain! de l'eau! des fers! je n'ose m'approcher.
D'un intérêt puissant mon cœur se sent toucher.
Malgré tant de malheurs ses traits sont pleins de charmes.
Ciel! de ses yeux fermés je vois couler des larmes!
Par le Dieu qui voit tout, c'est un être oublié.
Divine providence, humanité, pitié,
Accourez, sauvez-la, tandis qu'elle respire.
Tu peux dormir!... ici!... Je l'entends qui soupire;
Elle vient d'achever son pénible sommeil.

HELOISE.

Quel est donc cette voix qui cause mon réveil?

AMELIE.

Je n'ai jamais été si tendrement émue.

HELOISE.

A mon oreille encore elle n'est point connue.

AMELIE.

Je vous aime, et vous plains : n'ayez aucun effroi.

HÉLOISE.

Venez, ange du ciel, approchez-vous de moi;
Mais vos pleurs sur ma main coulent en abondance;
Et vos yeux sur les miens se fixent en silence!
Vous avez, je le vois, pitié de mes douleurs!

AMELIE.

Vous m'attirez à vous; contez-moi vos malheurs.
Ne craignez rien; versez dans mon âme attendrie
Tous les chagrins amers de votre âme flétrie :
Ils sont déja les miens; je veux les partager,
Et mes soins caressans pourront les soulager.

HÉLOISE.

Vous voyez mon néant; vous plaignez ma détresse.
J'ai connu des grandeurs la pompe enchanteresse;
Vain éclat dont mes yeux n'étoient point éblouis.
Des princes d'Arlemont le sang me fut transmis;
Comme eux j'ai vu le jour au sein de la Provence,
Et le nom d'Héloïse embellit ma naissance.
Ce nom qu'ont illustré l'amour et le malheur,
Sembloit de mon destin présager la rigueur,
L'amante d'Abailard, au cloître condamnée,
Fut moins tendre que moi, fut moins infortunée.
De votre jeune cœur l'amour est ignoré.
Lorsque je vis d'Elmance, un sentiment sacré
Pénétra tout à coup dans mon âme enflammée,
Je rencontrai ses yeux; j'aimai, je fus aimée.
Mon pere apprit bientôt et rejeta ses vœux;
Il voyoit dans sa fille éteindre un nom fameux;
L'orgueil me haïssoit; pour son enfant unique,
Mon pere fut toujours injuste et tyrannique.
Ma mere qui m'aimoit, s'approchant du tombeau,
De mon secret hymen alluma le flambeau.
Elle avoit, sans succès, sollicité mon pere;
D'Elmance m'adoroit; j'aimois, elle étoit mere;

Elle unit nos deux mains à ses derniers momens,
Et de son lit de mort entendit nos sermens.

AMELIE.

Que vous deviez chérir cette mere sensible!

HÉLOISE.

Je perdis tout en elle, et mon père inflexible
Devint seul désormais arbitre de mes jours:
Le ciel devoit alors en terminer le cours.
Je quittai sur ses pas la fertile Provence;
Son dessein même étoit d'abandonner la France,
Et, loin de mon amant, d'aller chez les Germains
Me chercher un époux parmi des souverains.
A lui tout dévoiler je fus enfin contrainte;
Dans les murs de Cambrai je surmontai ma crainte;
De mon cruel tyran j'embrassai les genoux;
Je bégayai les noms et d'amant et d'époux:
J'avouai par degrés qu'au sein de ma patrie,
Une mere à d'Elmance avoit donné ma vie,
Que d'un secret hymen formé devant ses yeux,
Je portois dans mon sein le gage précieux:
« Le ciel ne voudra point que mon pere m'opprime,
» Lui disois-je en pleurant; pardonnez-moi mon crime,
» Si pourtant c'en est un d'oser avoir un cœur;
» A me déshériter bornez votre rigueur;
» Faites-moi reconduire aux champs de la Provence;
» Reprenez tous vos biens, je ne veux que d'Elmance ».

AMELIE.

A vos larmes sans doute il n'a pu résister.

HÉLOISE.

Mes larmes, mes aveux n'ont fait que l'irriter.
Dans ce cloître aussi-tôt par lui-même entraînée,
De monstres inhumains je fus environnée.
Loin des yeux d'un époux, l'enfant de notre amour,
Ma fille, un mois après, naquit dans leur séjour.
Bientôt leur piété, saintement inhumaine,
Prétendit me lier d'une éternelle chaîne:
Je maudis leurs sermens, je détestai leurs vœux;
De l'amour, de l'hymen je réclamai les nœuds;
Plutôt que d'achever un sacrifice,
Je menaçai de fuir, de demander justice.
Voilà pour quels forfaits des femmes en fureur

Me plongèrent vivante en ces lieux pleins d'horreur.
Ici depuis quinze ans je languis enchaînée,
Inconnue aux humains, du Ciel abandonnée.
Cependant je vous vois; vous daignez m'écouter,
Et peut-être il est las de me persécuter.

AMELIE

En ses touchans discours chaque mot m'intéresse.
Ah! mon respect pour vous égale ma tendresse;
De nos communs destins vous me voyez frémir.
Est-ce ainsi, Dieu puissant, qu'on vouloit me punir?

HELOISE.

Vous punir, dites-vous?

AMELIE.

Sachez mon sort funeste;
On exige de moi des vœux que je déteste.

HELOISE.

Quoi! vous prononceriez ces horribles sermens!

AMÉLIE

Mon cœur a dévoilé ses secrets sentimens;
Mais que peut l'opprimé contre la tyrannie!
On prétend malgré moi disposer de ma vie.

HELOISE.

Et vos cruels parens vous ont fermé leurs bras?

AMELIE.

Mes parens, dites-vous? je ne les connois pas.

HELOISE.

Quoi! vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère!
Je vous plains à mon tour.

AMELIE.

O pitié douce et chere!
Dans l'abîme où le Ciel a voulu vous plonger,
Plaignez-vous un chagrin qui vous est étranger?
L'infortune aigrit l'âme et la rend inflexible.

HELOISE.

A force de malheur la mienne est plus sensible.

AMELIE.

N'est-il aucune femme en ces lieux abhorrés

Qui sache compâtir aux maux que vous souffrez?

HELOISE.

Celle qui m'apportoit, dans la première année,
Le vase rempli d'eau, le pain de la journée,
Alors qu'elle daignoit jetter les yeux sur moi,
Me lançoit des regards pleins de haine et d'effroi.
Une autre vint remplir ce sombre ministère;
Ses soins furent moins durs, sa rigueur moins austère;
De ses yeux attendris j'ai vu couler des pleurs;
La pitié qu'on inspire adoucit les malheurs.
Tant de maux, de chagrins, ma triste nourriture,
Paroissoient quelquefois accabler la nature;
Cette femme attentive à ces cruels momens,
M'apportoit en secret de plus doux alimens.
Lorsque pendant l'hiver une humide froidure
Aigrissoit tout à coup les tourmens que j'endure,
Un foyer bienfaisant, par ses soins allumé.
Pénétroit dans mon cœur lentement ranimé.
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance;
Dieu seul en fut témoins; que Dieu les récompense.

AMELIE.

Mais seule à quels objets chaque jour pensiez-vous?

HELOISE.

A deux objets bien chers, ma fille et mon époux.

AMELIE.

Cet époux à votre âme est-il présent encore?

HELOISE.

Mon cœur plus que jamais le regrette et l'adore.

AMELIE.

Pardonnez, Héloise; en cet affreux séjour,
Comment n'avez-vous pas étouffé votre amour?

HELOISE.

Moi, l'étouffer, grand Dieu! moi j'oublirois d'Elmance!
En cessant d'y penser mon désespoir commence.
Etouffer mon amour! j'eusse expiré sans lui;
Il guérit tous mes maux, il est mon seul appui;
C'est le dernier roseau que du fond de l'abîme,
De sa main défaillante ait saisi la victime.
Hélas! morte au présent, j'ai vécu d'avenir,

Du nom de mon époux et de son souvenir:
Près de lui, sur ses pas j'ai revolé sans cesse,
A ces champs fortunés, témoins de sa tendresse,
Je recevois sa foi, j'entendois ses soupirs;
Mes désirs s'unissoient à ses brûlans désirs;
De ce rêve enchanteur je goûtois le mensonge:
Par-tout où l'on respire on n'est heureux qu'en songe:
Ne puis-je au moins savoir si d'Elmance est vivant,
S'il se souvient de moi, s'il me nomme souvent,
Et s'il habite encor dans la belle Provence,
Lieux chéris, bords charmans où j'ai connu d'Elmance:
Sa fille, mon enfant, ce doux présent des cieux,
Jamais dans ce tombeau n'a consolé mes yeux:
On l'écarte avec soin des regards de sa mère;
Ou peut-être la mort a fini sa misère.

AMELIE.

Quoi! c'est peu d'ignorer le sort de votre époux;
Celui de votre enfant n'est point connu de vous?

HELOISE.

Vous voyez.

AMELIE.

Dans ce cloître elle a reçu la vie?

HELOISE.

Presque dès sa naissance elle me fut ravie.
Cette fille, conçue au milieu des douleurs,
En entrant sur la terre avoit versé des pleurs;
Elle étoit dans les bras, sur le sein de sa mère;
Je caressois ma fille, et j'appellois son pere.
Hélas! dans ces instans si cruels et si doux,
J'avois besoin de voir, d'entendre mon époux.
Je n'entends, je ne vois que des femmes cruelles
Qui trouvoient mon amour, mes plaintes criminelles;
Et les yeux sur ma fille, épioient les momens
D'enlever ce trésor à mes embrassemens.
C'étoit de Février la troisieme journée.

AMELIE.

Dieu puissant! c'est le mois, le jour où je suis née.

HEOISE.

En quels lieux?

AMELIE.

Ici même, en ce Cloître odieux.

HELOISE.

Si j'étois mere encore!... achevez, justes cieux!
Et votre âge?

AMELIE.

Quinze ans.

HELOISE.

On vous nomme...

AMELIE.

Amélie.

HELOISE.

Ma fille!

AMELIE.

Quoi! c'est vous dont j'ai reçu la vie?

HELOISE.

Amélie! Ah! ce nom te fut donné par moi;
En t'arrosant de pleurs je l'ai choisi pour toi;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chere,
C'est le nom, le doux nom qu'avoit porté ma mere.

AMELIE.

Quoi, vous la mienne! ô moment trop heureux!

HELOISE.

Le Ciel a mis un terme à mes tourmens affreux.

AMELIE.

Que je baise ces mains, ces chaînes révérées
Que durant si long-tems ma mere a consacrées.

HELOISE.

Amélie!

AMELIE

Et c'est vous qui, loin de l'univers,
Souffrez depuis quinze ans tous les maux des enfers?

HELOISE.

Je ne m'en souviens plus. Objet de ma tendresse,
Sur mon sein maternel.... oh! viens que je te presse.
Son pere, mon époux, d'Elmance est dans ses yeux:
Oui, voilà son regard et ses traits gracieux.
Viens que j'embrasse encore et la fille et le pere;
O mon bien, mon trésor, viens, c'est moi, c'est ta mere,
Qui sort en ce moment des gouffres du trépas,
Qui te voit, qui t'entend, qui renaît dans tes bras.

SCENE IV.

HELOISE, AMELIE, ISAURE.

ISAURE.

AMELIE, au plus tôt quittez ce sombre abîme.

HELOISE.

Nous séparer!

AMELIE.

Apprends qu'elle est cette victime:
C'est ma mere.

ISAURE.

Grand Dieu ! qui pourroit vous porter...

AMÉLIE.

C'est ma mere, te dis-je, et je n'en puis douter.

ISAURE.

C'est un malheur de plus et pour vous et pour elle.

AMÉLIE.

Comment!

ISAURE.

Je vous apporte une horrible nouvelle.
Votre bouche demain prononce le serment.

HÉLOISE, AMÉLIE.

Ciel !

ISAURE.

Le nouveau prélat arrive en ce moment.

AMÉLIE.

Fénelon....

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la ville.

AMÉLIE.

Le Ciel m'inspire, allons ; mon cœur est plus tranquille.

ISAURE.

Quelle est votre pensée, et que prétendez-vous ?

AMÉLIE.

Je cours du saint Prélat embrasser les genoux.

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui....

AMELIE.

Je compte sur ton zele.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMELIE.

Y penses-tu, cruelle ?
Quand ma mere est en proie au plus affreux tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul moment!

ISAURE.

Songez-vous aux périls....

AMELIE.

La nature est plus forte.
De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte ?

ISAURE.

Non. Vous pouririez à peine échapper vers le soir
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMELIE.

Le soir!

ISAURE.

Avant ce tems vous seriez apperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue.....

AMELIE.

Viens. Je le franchirai.

HELOISE.

Tu me remplis d'effroi.

AMELIE.

Non, ne redoutez rien; Dieu veillera sur moi.

HELOISE.

Conserve-moi tes jours.

AMELIE.

J'ai retrouvé ma mere;
Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospere.

HELOISE.

Attends.

AMELIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu:
J'en réponds. Viens, Isaure; et vous, ma mere, adieu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNELON.

Vous commandez ici ? quoi ! c'est vous, cher d'Elmance !
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance !
J'ignorais votre sort ; et je rends grace aux cieux,
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfans, pour mon cœur ce jour a bien des charmes ;
Un accueil si touchant me fait verser des larmes.
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,
De la commune joie éclatans témoignages.

FÉNELON.

Ces présens, quels sont-ils ?

LE MAIRE.

De riches vêtemens,
D'un ministre du ciel superbes ornemens.
Cette splendeur convient à votre caractère,
Aux nobles fonctions d'un si saint ministère.
Avec habilité l'or et l'argent unis
Brillent de toutes parts sur ces pompeux habits.

FÉNELON.

Eh ! quoi ! vous n'avez pas de pauvres dans la ville !

LE MAIRE.

Nous en avons beaucoup.

FÉNELON.

Où donc est leur asyle?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir:
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présens; un vertueux exemple
suffira pour orner le pontife et le temple;
Donnez aux malheureux cet or et cet argent:
Le ministre d'un Dieu, qui vécut indigent,
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple, dans ces murs je fixe mon séjour;
Je ne quitterai point mes enfans pour la cour;
Je veux des citoyens justifier la joie;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas; adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère;
Montrez-moi chaque jour le bien que je puis faire.
Mes enfans, n'épargnez ni mon temps, ni mes biens,
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin:
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires;
Plaignez-les, aimez-les; ils sont aussi vos frères:
L'errreur n'est pas un crime aux yeux de l'Éternel;
N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel.
Sous nos cinq derniers rois la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs;
Nous prêtres, nous sur-tout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop long-temps séparées?
La douceur et le temps combleront nos desirs;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

FÉNELON.

Vous, demeurez, et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé!
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé,
Si loin de la Provence où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimïez peut-être?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,
Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne doit finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNELON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu;
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais; voulez-vous que l'oreille d'un sage
Entende de l'amour le profane langage?
Non, je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNELON.

Parlez à Fénelon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins, c'est me faire une offense:
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager:
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance;
J'allai dans ma patrie aux champs de la Provence
Une femme en ces lieux décida de mes jours:
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos ames étonnées:

J'avais alors vingt ans, elle avait seize années;
C'était d'un sang fameux le dernier rejeton;
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière:
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus;
D'un père ambitieux j'essuyai les refus;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse;
D'Arlemont répondit que pour un tel lien,
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'ame n'est point soumise;
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets qui nous liaient tous deux,
Elle portait un gage, hélas! bien malheureux.
Sa mère le savait; cette mère expirante
Consacra nos sermens de sa bouche mourante:
Elle serrait nos mains, et les baignait de pleurs:
L'aspect de ses enfans soulageait ses douleurs.
Il vint le jour fatal qui finit sa souffrance:
Avec elle en ce jour périt notre espérance.
Le père, sans pitié, brisant des nœuds si saints;
Il est, vous le savez, des pères inhumains;
Cet homme enorgueilli du rang de sa famille,
Ce père, ce tyran, qui détestait sa fille,
M'enlevant à jamais ce trésor précieux,
Abandonna les champs qu'habitoient ses aïeux.
Je restai tout-à-coup seul au milieu du monde,
Traînant de tous côtés ma douleur vagabonde,
Cherchant de bords en bords la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas,
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère,
Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière;
Que voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste;
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que loin de lui sa fille, sans secours,
A Cambrai dans un cloître a terminé ses jours;
Que le fruit d'une amour, aussi triste que chère,
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.

Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de le servir au sein des mêmes lieux,
Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.
Là, je gémis en vain; là depuis douze années
Héloïse au tombeau consume mes journées;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à longs traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois; tout m'offre son image;
Elle est mes premiers vœux et mon unique hommage.
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNELON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême:
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même;
Et quand Dieu le voudra, par des moyens secrets
A votre ame agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage:
Epanchez votre cœur devant ce grand temoin;
Attendez le moment; peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage;
Fénelon, votre ami, vous dira davantage.
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme et sensible aux passions humaines;
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines:
Elles s'adouciront auprès de l'amitié;
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié;
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble:
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE.

Que vous m'attendrissez! que ce langage est doux!
Où prenez-vous ce ton, qui n'appartient qu'à vous?
La vertu d'elle-même est par-tout respectable;
Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai, Fénelon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur;

HELOISE.

Si j'étois mere encore!... achevez, justes cieux!
Et votre âge?

AMELIE.

Quinze ans.

HELOISE.

On vous nomme...

AMELIE.

Amélie.

HELOISE.

Ma fille!

AMELIE.

Quoi! c'est vous dont j'ai reçu la vie?

HELOISE.

Amélie! Ah! ce nom te fut donné par moi;
En t'arrosant de pleurs je l'ai choisi pour toi;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chere,
C'est le nom, le doux nom qu'avoit porté ma mere.

AMELIE.

Quoi, vous la mienne! ô moment trop heureux!

HELOISE.

Le Ciel a mis un terme à mes tourmens affreux.

AMELIE.

Que je baise ces mains, ces chaînes révérées
Que durant si long-tems ma mere a consacrées.

HELOISE.

Amélie!

AMELIE.

Et c'est vous qui, loin de l'univers,
Souffrez depuis quinze ans tous les maux des enfers?

HELOISE.

Je ne m'en souviens plus. Objet de ma tendresse,
Sur mon sein maternel.... oh! viens que je te presse.
Son pere, mon époux, d'Elmance est dans ses yeux:
Oui, voilà son regard et ses traits gracieux.
Viens que j'embrasse encore et la fille et le pere;
O mon bien, mon trésor, viens, c'est moi, c'est ta mere,
Qui sort en ce moment des gouffres du trépas,
Qui te voit, qui t'entend, qui renaît dans tes bras.

SCENE IV.

HELOISE, AMELIE, ISAURE.

ISAURE.

AMELIE, au plus tôt quittez ce sombre abîme.

HELOISE.

Nous séparer!

AMELIE.

Apprends qu'elle est cette victime:
C'est ma mere.

ISAURE.

Grand Dieu! qui pourroit vous porter...

AMÉLIE.

C'est ma mere, te dis-je, et je n'en puis douter.

ISAURE.

C'est un malheur de plus et pour vous et pour elle.

AMÉLIE.

Comment!

ISAURE.

Je vous apporte une horrible nouvelle;
Votre bouche demain prononce le serment.

HÉLOISE, AMÉLIE.

Ciel!

ISAURE.

Le nouveau prélat arrive en ce moment.

AMÉLIE.

Fénelon....

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la ville.

AMÉLIE.

Le Ciel m'inspire, allons; mon cœur est plus tranquille.

ISAURE.

Quelle est votre pensée, et que prétendez-vous?

AMÉLIE.

Je cours du saint Prélat embrasser les genoux.

F

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui....

AMELIE.

Je compte sur ton zele.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMELIE.

Y penses-tu, cruelle ?
Quand ma mere est en proie au plus affreux tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul moment!

ISAURE.

Songez-vous aux périls....

AMELIE.

La nature est plus forte.
De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte ?

ISAURE.

Non. Vous pourirez à peine échapper vers le soir
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMELIE.

Le soir!

ISAURE.

Avant ce tems vous seriez apperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue.....

AMELIE.

Viens. Je le franchirai.

HELOISE.

Tu me remplis d'effroi.

AMELIE.

Non, ne redoutez rien; Dieu veillera sur moi.

HELOISE.

Conserve-moi tes jours.

AMELIE.

J'ai retrouvé ma mere;
Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospere.

HELOISE.

Attends.

AMELIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu:
J'en réponds. Viens, Isaure; et vous, ma mere, adieu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNELON.

Vous commandez ici? quoi! c'est vous, cher d'Elmance?
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance!
J'ignorais votre sort; et je rends grace aux cieux,
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfans, pour mon cœur ce jour a bien des charmes;
Un accueil si touchant me fait verser des larmes.
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,
De la commune joie éclatans témoignages.

FÉNELON.

Ces présens, quels sont-ils?

LE MAIRE.

De riches vêtemens,
D'un ministre du ciel superbes ornemens.
Cette splendeur convient à votre caractère,
Aux nobles fonctions d'un si saint ministère.
Avec habilité l'or et l'argent unis
Brillent de toutes parts sur ces pompeux habits.

FÉNELON.

Eh! quoi! vous n'avez pas de pauvres dans la ville!

LE MAIRE.

Nous en avons beaucoup.

FÉNELON.

Où donc est leur asyle?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir:
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présens; un vertueux exemple
suffira pour orner le pontife et le temple;
Donnez aux malheureux cet or et cet argent:
Le ministre d'un Dieu, qui vécut indigent,
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple, dans ces murs je fixe mon séjour;
Je ne quitterai point mes enfans pour la cour;
Je veux des citoyens justifier la joie;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas; adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère;
Montrez-moi chaque jour le bien que je puis faire.
Mes enfans, n'épargnez ni mon temps, ni mes biens,
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin:
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires;
Plaignez-les, aimez-les; ils sont aussi vos frères:
L'errreur n'est pas un crime aux yeux de l'Éternel;
N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel.
Sous nos cinq derniers rois la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs;
Nous prêtres, nous sur-tout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop long-temps séparées?
La douceur et le temps combleront nos desirs;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

FÉNELON.

Vous, demeurez, et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé!
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé,
Si loin de la Provence où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimïez peut-être?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,
Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne dois finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNELON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu;
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais; voulez-vous que l'oreille d'un sage
Entende de l'amour le profane langage?
Non, je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNELON.

Parlez à Fénelon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins, c'est me faire une offense:
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager.
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance;
J'allai dans ma patrie aux champs de la Provence.
Une femme en ces lieux décida de mes jours:
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos ames étonnées:

J'avais alors vingt ans, elle avait seize années;
C'était d'un sang fameux le dernier rejeton;
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière:
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus;
D'un père ambitieux j'essuyai les refus;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse;
D'Arlemont répondit que pour un tel lien,
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'ame n'est point soumise;
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets qui nous liaient tous deux,
Elle portait un gage, hélas! bien malheureux.
Sa mère le savait; cette mère expirante
Consacra nos sermens de sa bouche mourante:
Elle serrait nos mains, et les baignait de pleurs:
L'aspect de ses enfans soulageait ses douleurs.
Il vint le jour fatal qui finit sa souffrance:
Avec elle en ce jour périt notre espérance.
Le père, sans pitié, brisant des nœuds si saints;
Il est, vous le savez, des pères inhumains;
Cet homme enorgueilli du rang de sa famille,
Ce père, ce tyran, qui détestait sa fille,
M'enlevant à jamais ce trésor précieux,
Abandonna les champs qu'habitoient ses aïeux.
Je restai tout-à-coup seul au milieu du monde,
Traînant de tous côtés ma douleur vagabonde,
Cherchant de bords en bords la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas,
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère,
Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière;
Que voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste;
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que loin de lui sa fille, sans secours,
A Cambrai dans un cloître a terminé ses jours;
Que le fruit d'une amour, aussi triste que chère,
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.

Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de le servir au sein des mêmes lieux,
Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.
Là, je gémis en vain; là depuis douze années
Héloïse au tombeau consume mes journées;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à longs traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois, tout m'offre son image;
Elle est mes premiers vœux et mon unique hommage.
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNELON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême:
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même;
Et quand Dieu le voudra, par des moyens secrets
A votre ame agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage:
Epanchez votre cœur devant ce grand temoin;
Attendez le moment; peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage;
Fénelon, votre ami, vous dira davantage.
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme et sensible aux passions humaines;
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines:
Elles s'adouciront auprès de l'amitié;
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié;
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble:
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE.

Que vous m'attendrissez! que ce langage est doux!
Où prenez-vous ce ton, qui n'appartient qu'à vous?
La vertu d'elle-même est par-tout respectable;
Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai, Fénelon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur;

D'ELMANCE.

Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Je vous laisse.

SCÈNE IV.

FÉNELON, AMÉLIE.

FÉNELON.

Sans crainte expliquez-vous, ma fille,

AMÉLIE.

Ah! les infortunés.......

FÉNELON.

Composent ma famille.

AMÉLIE.

Je me jette à vos pieds.

FÉNELON.

Mon enfant, levez-vous;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

AMÉLIE.

Daignez..... sachez..... ma voix expire dans ma bouche.

FÉNELON.

Votre timidité m'intéresse et me touche.
Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux?
Parlez.

AMÉLIE.

Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.

FÉNELON.

Ce parti, mon enfant, peut être condamnable.

AMÉLIE.

L'excès du désespoir doit le rendre excusable.

FÉNELON.

Sans doute on a voulu contraindre votre cœur,
Et des vœux éternels vous craignez la rigueur.

AMÉLIE.

Oui, j'étois sans secours contre la tyrannie;
Ces vœux cruels feront le tourment de ma vie:
Mais ce n'est pas pour moi que je viens vous parler.

FÉNELON.

Et pour qui, mon enfant? cessez de vous troubler.

AMÉLIE.

Pour une infortunée, hélas! qui m'est bien chère.

FÉNELON.

Achevez.

AMÉLIE.

Je frémis.

FÉNELON.

Pour qui donc?

AMÉLIE.

Pour ma mère.

FÉNELON.

Pour sa mère! à l'instant portons-lui des secours.
Elle habite en ces murs? Guidez mes pas, j'y cours.

AMÉLIE.

Que vos jours soient bénis!

FÉNELON.

La douleur vous accable.
Où donc est votre mère?

AMÉLIE.

En ce cloître exécrable,
Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.

FÉNELON.

Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez.

AMÉLIE.

Apprenez....

D'ELMANCE.

Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Je vous laisse.

SCÈNE IV.

FÉNELON, AMÉLIE.

FÉNELON.

Sans crainte expliquez-vous, ma fille.

AMÉLIE.

Ah! les infortunés.......

FÉNELON.

Composent ma famille.

AMÉLIE.

Je me jette à vos pieds.

FÉNELON.

Mon enfant, levez-vous;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

AMÉLIE.

Daignez..... sachez..... ma voix expire dans ma bouche.

FÉNELON.

Votre timidité m'intéresse et me touche.
Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux?
Parlez.

AMÉLIE.

Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.

FÉNELON.

Ce parti, mon enfant, peut être condamnable.

AMÉLIE.

L'excès du désespoir doit le rendre excusable.

FÉNELON.

Sans doute on a voulu contraindre votre cœur,
Et des vœux éternels vous craignez la rigueur.

AMÉLIE.

Oui, j'étois sans secours contre la tyrannie;
Ces vœux cruels feront le tourment de ma vie:
Mais ce n'est pas pour moi que je viens vous parler.

FÉNELON.

Et pour qui, mon enfant? cessez de vous troubler.

AMÉLIE.

Pour une infortunée, hélas! qui m'est bien chère.

FÉNELON.

Achevez.

AMÉLIE.

Je frémis.

FÉNELON.

Pour qui donc?

AMÉLIE.

Pour ma mère.

FÉNELON.

Pour sa mère! à l'instant portons-lui des secours.
Elle habite en ces murs? Guidez mes pas, j'y cours.

AMÉLIE.

Que vos jours soient bénis!

FÉNELON.

La douleur vous accable.
Où donc est votre mère?

AMÉLIE.

En ce cloître exécrable,
Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.

FÉNELON.

Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez.

AMÉLIE.

Apprenez. . . .

FÉNELON.

En chemin vous m'apprendrez le reste.....
Tirons-la, sans tarder, de ce cachot funeste.

SCÈNE V.

FÉNELON, AMÉLIE, UN PRÊTRE, CLERGÉ.

LE PRÊTRE.

MONSEIGNEUR.....

FÉNELON.

Laissez-moi; je sors pour un instant.

LE PRÊTRE.

Qui peut donc l'exiger ?

FÉNELON.

Un devoir important.

LE PRÊTRE.

Le peuple est aux autels, songez que le temps presse;
Vous devez commencer l'hymne de l'alégresse.
On vous attend; venez.

FÉNELON.

Vous plutôt, suivez-moi;
Une femme périt dans un séjour d'effroi :
Du fond de son tombeau la victime m'appelle;
Mon cœur entend ses cris, et je vole auprès d'elle;
C'est mon premier devoir, servons l'humanité :
Après, nous rendrons grace à la Divinité.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

HÉLOISE.

ISAURE ne vient point ! mon ame impatiente,
S'agite, se consume, et languit dans l'attente.
Aux charmes de l'espoir je n'ose me livrer ;
Si long-temps malheureuse, est-ce à moi d'espérer ?
Mais je suis mère encore, et je tiens à la vie.
Que devient mon enfant, mom aimable Amélie ?
Qu'un ange bienfaiteur, daignant la protéger,
De ses jours innocens écarte le danger ;
Qu'il conduise ma fille à l'ombre de son aîle ;
Qu'il lui montre sa route, et marche devant elle.

SCÈNE II.

HÉLOISE, ISAURE.

HÉLOISE.

J'ENTENDS du bruit ; venez : de grâce instruisez-moi.

ISAURE.

Hélas !

HÉLOISE.

Vous gémissez ! vous me glacez d'effroi.
Amélie ! . . . .

ISAURE.

venez, ...

HÉLOISE.

Dieu ! votre cœur soupire !

ISAURE.

Ne craignez rien pour elle.

HÉLOÏSE.

Achevez; je respire.

ISAURE.

L'orage se prépare et va fondre sur nous.

HÉLOÏSE.

D'où naît cette frayeur, et que redoutez-vous?

ISAURE.

L'abbesse a vu de loin votre chère Amélie,
S'enfuir avec horreur loin de ce cloître impie.

HÉLOÏSE.

Est-il vrai? mon enfant n'est donc plus en ces lieux?

ISAURE.

Elle en est déjà loin.

HÉLOÏSE.

Soyez bénis, ô cieux!
Pour la première fois vous m'avez exaucée.
Quoi! ma tendre Amelie..... Elle n'est point blessée?

ISAURE.

Non, non; tous les dangers ont respecté ses jours;
Une invisible main lui prêtait son secours:
S'arrachant de vos bras, votre fille éplorée
Quitte ce sombre abîme, éperdue, égarée,
Traverse le jardin, vole, et, sans balancer,
Sur le mur aussi-tôt je la vois s'élancer.
L'éclair est moins rapide, et d'un faible treillage,
Ses mains, ses pieds à peine agitaient le feuillage.
Monter, franchir le mur fut pour elle un instant;
Je la cherche des yeux, je l'appelle en tremblant;
Je ne la voyais point, et déjà, dans la rue,
Sa voix me répondait quand je suis accourue.
Le ciel, a-t-elle-dit, vient de me conserver;
Va rassurer ma mère, et je cours la sauver.

HÉLOÏSE.

O ma fille! ô mon sang! tu me rendras la vie!

ISAURE.

Des femmes de ce lieu craignez la troupe impie,
Elles vont nous punir; sans doute leurs fureurs
S'efforceront encor d'augmenter vos malheurs.

HÉLOÏSE.

Les augmenter! l'enfer n'oseroit y prétendre.

ISAURE.

Dans ce noir souterrain je les entends descendre.

HÉLOÏSE.

Ma fille est loin d'ici; je ne sens plus d'effroi.

SCÈNE III.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, RELIGIEUSES.

HÉLOÏSE.

Monstre, après quinze ans enfin je vous revoi:
Contemplez mes tourmens, venez vous satisfaire.

L'ABBESSE.

Nous venons découvrir un coupable mystère.
Isaure, en ce moment que faites-vous ici?

ISAURE.

Qui, moi?

L'ABBESSE.

Vous hésitez, mon doute est éclairci.

ISAURE.

J'arrivais...... j'annonçais....

L'ABBESSE.

Le départ d'Amélie?

ISAURE.

De ce cloître à l'instant je sais qu'elle est partie.

L'ABBESSE.

Elle venoit, dit-on, de ce sombre séjour?

ISAURE.

Vous croyez.........

L'ABBESSE.

On l'a vu.

ISAURE.

O trop malheureux jour!

Il est vrai....... punissez.......

L'ABBESSE.

Oui, vous serez punie.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu! tu n'es point las de tant de tyrannie!

ISAURE.

C'est contre mon aveu.......

L'ABBESSE.

Croyez-vous m'abuser?

Isaure, il n'est plus temps de me rien déguiser.
C'est par vous qu'Amelie en ces lieux fut conduite;
Et vous avez encor favorisé sa fuite.

HÉLOÏSE.

Elle a fait son devoir: est-ce un crime odieux
De sauver un enfant si cher, si précieux?

L'ABBESSE.

Ainsi vous connoissez, vous aimez Amélie!

HÉLOÏSE.

N'est-ce pas dans mon sein qu'elle a puisé la vie?

L'ABBESSE.

Qui vous a dévoilé ces importans secrets?

HÉLOÏSE.

La nature et nos cœurs. Je sais tous vos forfaits.

L'ABBESSE.

L'ABBESSE.

Rougissez et cachez votre honte éternelle.

HÉLOÏSE.

C'est moi qui dois rougir? moi qui suis criminelle?
Ah! regardez le ciel, barbare, et jugez-vous.
S'il daignoit aujourd'hui décider entre nous,
De l'arbitre éternel si l'arrêt redoutable,
De nous deux à l'instant frappoit la plus coupable,
Si le foudre vengeur tomboit pour l'accabler......
Vous vous rendez justice; et je vous vois trembler.

L'ABBESSE.

Est-ce vous qui parlez? et que viens-je d'entendre?
A vous justifier oseriez-vous prétendre?
Avez-vous oublié qu'un amour criminel
Vous a fait mériter l'abandon paternel?
Que la soumission, dans votre sort funeste,
Peut seule désarmer la vengeance céleste?

HÉLOÏSE.

Et vous, par quels moyens la désarmerez-vous?
Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux,
Lorsque vous rendrez compte au Dieu de la nature,
Des tourmens qu'a souffert sa foible créature?
Mon crime fut d'aimer, le vôtre de haïr:
Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir:
Ces cloîtres, ces cachots ne sont point son ouvrage;
Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
Mais l'esclave ne porte aux pieds de l'Eternel
Qu'un hommage stérile, un encens criminel.
A ses vœux quelquefois, si le ciel est propice,
C'est quand sa voix gémit et demande justice,
Quand l'infortune en pleurs maudissant ses bourreaux,
N'a que Dieu pour témoin dans l'ombre des tombeaux.
Au cri du désespoir le monde est peu sensible;
Mais l'Être qui peut tout n'est jamais inflexible.

L'ABBESSE.

Jusqu'à quand, dites-moi, voulez-vous l'outrager?
Comment espérez-vous qu'il pense à vous venger?

L'Eternel, selon vous, prendra votre querelle!
C'est nous qu'il punira!

HÉLOÏSE.

N'en doutez point, cruel.....
C'est vous qui répondrez de mes longues douleurs:
Il comptera mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Les heures, les instans de mes jours déplorables;
Et tout retombera sur vos têtes coupables.
Si la bonté du ciel, la pitié des humains,
Ne m'arrachent bientôt à vos barbares mains,
Pour prix de mes malheurs, qu'aucune autre victime
Ne vienne après ma mort, au fond de cet abîme,
Déposer les chagrins de son cœur désolé,
Sur la pierre insensible où mes pleurs ont coulé.
Qu'on ne retrouve plus dans le sein des familles
Des pères inhumains et bourreaux de leurs filles;
Que la religion, que vous déshonorez,
Ferme et détruise enfin ces cachots abhorrés;
Et que jamais un cœur ou faible ou téméraire,
Que jamais nul mortel, au pied du sanctuaire,
Ne prête devant Dieu le serment insensé
D'être inutile au monde où ce Dieu l'a placé.
Vous dont l'impiété depuis quinze ans m'opprime,
Que le remord vengeur, premier enfer du crime,
Vous ronge et vous déchire à vos derniers momens:
Puissiez-vous d'Heloïse envier les tourmens;
Mourir dans l'abandon, seules, désespérées;
Sans appui, sans secours, de frayeur dévorées,
Et remplir de vos cris ces gouffres éternels,
Créés pour les tyrans et les grands criminels!

L'ABBESSE.

Ainsi vous prodiguez le blasphème et l'outrage!
Et vous ne craignez pas?.....

HÉLOÏSE.

Epuisez votre rage.

L'ABBESSE.

Nous pouvons tout ici; vous le savez trop bien.

HÉLOÏSE.

Ah! peut-être aujourd'hui vous ne pourrez plus rien.

L'ABBESSE.

A quoi tend ce discours ? quelle est votre espérance ?

HÉLOÏSE.

On va dans ce moment tenter ma délivrance.
Ma fille....

L'ABBESSE.

Doit trouver son juste châtiment ;
On a suivi ses pas ; elle fuit vainement.

HÉLOÏSE.

Qu'entends-je ?

L'ABBESSE.

A mes regards elle va reparaître.

HÉLOÏSE.

Quel sera ton destin !

L'ABBESSE.

Je lui ferai connaître
Que Dieu punit les cœurs contre lui révoltés.

HÉLOÏSE.

Quoi ! vous la punirez ?

L'ABBESSE.

Les fers que vous portez,
Voilà son sort.

HÉLOÏSE.

Grand dieu ! ma fille infortunée.....

L'ABBESSE.

Comme vous, loin de vous doit languir enchaînée.

HÉLOÏSE.

Ma fille ! non, jamais, non, ne l'opprimez pas :
Avant ce coup du moins donnez-moi le trépas.

L'ABBESSE.

Je vous vois maintenant plaintive et suppliante :
Votre fureur.....

HÉLOÏSE.

Laissez ma fureur impuissante:
Le reproche est permis dans ma calamité;
Mais vous, n'affectez pas l'insensibilité.
Des mortels qui s'aimaient vous ont donné la vie;
Vous aviez une mère, et vous l'avez chérie.
Eh bien, par ces parens objets de votre amour;
Par le sein maternel qui vous a mise au jour,
Par les tendres égards que l'on doit à l'enfance,
Par le Dieu qui vous voit, qui pardonne à l'offense,
De ma chère Amélie ayez quelque pitié;
Puisque j'ai tant souffert, son crime est expié.
Ah! ne repoussez point les sanglots d'une mère;
Voyez mes pleurs couler, voyez tant de misere:
Ces pleurs, ces fers, ces maux, ceux que vous pouvez voir,
Ceux que vous concevez, quinze ans de desespoir,
Les horreurs de ma lente et pénible agonie,
Mon cœur oubliera tout en faveur d'Amélie:
Oui tout: ne formez plus le vœu de la punir;
Si vous lui pardonnez je pourrai vous bénir.

L'ABBESSE.

Ah! cessez....

HÉLOÏSE.

Je me traîne à vos pieds que j'embrasse;
Que la pitié vous parle; accordez-moi sa grace;
N'unissez pas ma fille à mes destins affreux:
Qu'elle ne souffre point; mon sort est trop heureux.

AMÉLIE (*hors du souterrain*).

Ma mère!

HÉLOÏSE.

C'est sa voix.

L'ABBESSE.

C'est elle qu'on ramène.
Il faut que de son crime elle porte la peine.
Je cours....

HÉLOÏSE.

Grace. Pardon. C'est trop de cruautés.
Vous voulez...

L'ABBESSE.

La punir; et j'y vole;

SCÈNE IV.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, AMELIE, FÉNELON, PRETRES, RELIGIEUSES.

(*Les Prêtres portent des flambeaux.*)

FENELON.

Arrêtez.

HELOÏSE, ISAURE, L'ABBESSE.

Ciel !

AMELIE (*courant aux genoux d'Héloïse*).

Ma mère !

HELOÏSE.

Amélie !

AMELIE.

On vient briser vos chaînes.

FENELON.

O superstition ! ô fureurs inhumaines !

AMELIE.

C'est Fénelon.

HELOÏSE.

Je tombe à vos sacrés genoux.
Pontife du très-haut, vous pleurez !

FENELON.

Levez-vous,

(aux Religieuses).
Levez-vous. Quel objet ! Qu'avez-vous fait, cruelles ?

L'ABBESSE.

Le ciel a de tout temps puni les cœurs rebelles :
Par d'éternels décrets son arrêt fut dicté.

FÉNELON.

Le ciel pardonne tout, hors l'inhumanité.

L'ABBESSE.

Dieu même prescrivait ces rigueurs légitimes.

FÉNELON.

Toujours le ciel et Dieu, quand on commet des crimes !
Ce Dieu vous a-t-il dit, je veux être vengé ?
Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé ?
Pourquoi vous armez-vous d'une rigueur impie,
Qu'accusent à la fois sa doctrine et sa vie ?
Où vous a-t-il prescrit ces excès abhorrés ?
Les avez-vous trouvés dans les livres sacrés ?
Quel langage tient-il à la femme adultère ?
Elle pleure à ses pieds : va-t-il dans sa colère,
Chercher pour la punir des tourmens inconnus ?
Il pardonne, et lui dit : allez, ne péchez plus.
A ses yeux maintenant vous êtes les coupables ;
Expiez vos forfaits par des remords durables.
Vous, hélas ! dont j'ai su les destins inouis,
Puisque vous me voyez, tous vos maux sont finis :
Ce jour est le dernier de votre long supplice.
Ah ! c'est au nom de Dieu que l'humaine injustice
Osa vous condamner à d'horribles revers ;
Et c'est au nom de Dieu que je brise vos fers.

HÉLOISE.

O pitié douce et tendre ! ô sagesse suprême !
Est-ce un homme, un pontife, ou l'Eternel lui-même ?

L'ABBESSE.

Mais son père irrité d'un criminel amour,
Dans ce cloître sacré l'enferma sans retour.
Il nous transmit le droit....

FENELON.

D'inventer des supplices ?
De la voir expirer, d'y trouver des délices ?
De jouir de ses pleurs et de son long trépas ?
C'est le droit des bourreaux, ne le réclamez pas.

HELOISE.

Que son langage est doux ! que son ame est sublime !

FENELON.

Sortez de ce tombeau, triste et noble victime ;
Je n'ai qu'un seul regret, il fait couler mes pleurs ;
C'est de venir si tard terminer vos malheurs.

AMELIE (*à sa mère*).

Vous allez, loin d'ici, jouir de ma tendresse.

ISAURE (*douloureusement*).

Je ne vous verrai plus. Vous partez : on me laisse !

AMELIE.

Qui, vous ? le seul trépas pourra nous séparer.
Il reste une victime encore à délivrer.

FENELON.

Comment ?

HELOISE.

Oui. Cette femme est humaine et sensible.
Trompant de mes bourreaux la vengeance inflexible,
Isaure a par ses soins adouci mon malheur,
Et de mes jours éteins ranimé la chaleur.

AMELIE.

Elle a pris soin des miens depuis que je suis née ;
Elle est par l'indigence au cloître condamnée.

FENELON.

Isaure, expliquez-vous. Quel est votre desir ?

ISAURE.

De les suivre en tous lieux jusqu'au dernier soupir.

FENELON.

Eh bien, vous les suivrez.

ISAURE.

Héloïse ! Amélie !

FENELON (*avec une surprise mêlée de joie à ce nom d'Héloïse*).

Qu'entends-je ?

ISAURE.

Auprès de vous je vais passer ma vie.

FENELON.

Héloïse ?

AMELIE.

Le ciel a comblé tous nos vœux.

FENELON.

Je prévois que ce jour fera bien des heureux.

L'ABBESSE.

Quoi ! pour nous insulter, prétendez-vous encore
Dissoudre les liens de l'infidelle Isaure.

FENELON.

Vous venez de l'entendre, elle hait ce séjour :
Elle est libre ; il suffit. Que ne puis-je en ce jour
Anéantir les vœux dictés par la contrainte,
Les sermens du malheur, les liens de la crainte,
Tant de maux, de tourmens, et de crime sacrés,
Qui dévorent les cœurs d'un faux zèle ennivrés !

L'ABBESSE.

C'est moi qui répondrai.....

FENELON.

Je prends tout sur moi-même.

L'ABBESSE.

Songez-vous ?....

FENELON.

J'instruirai le pontife suprême.

L'ABBESSE.

Rompre des vœux !

FENELON.

FÉNELON.

Le ciel repousse avec horreur
Des vœux qui ne sont point prononcés par le cœur.

L'ABBESSE.

Elle a fait un serment......

FÉNELON.

J'en ai fait un plus juste:
Quand je me suis chargé d'un ministère auguste,
J'ai fait serment au Dieu qui daigna m'appeler,
D'essuyer tous les pleurs que je verrais couler.
Cette promesse est pure, et doit être remplie.
Venez, sensible Isaure, et vous jeune Amélie;
Prenez toutes les deux Héloïse en vos bras;
Au sein de mon palais guidez ses faibles pas.
Vous, si je n'écoutois la pitié, l'indulgence,
Sachez qu'elle obtiendrait la plus prompte vengeance;
Je pourrais des humains invoquer le courroux,
Et vous verriez les loix s'appesantir sur vous.
Je n'imiterai point votre rigueur sinistre,
Par respect pour celui qui m'a fait son ministre:
Mais rien de son pouvoir ne peut vous affranchir,
Le grand juge vous voit, songez à le fléchir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNELON.

Ces applaudissemens, ces transports d'alégresse,
Ces pleurs que vous versez, ces marques de tendresse,
Sans que je les mérite ont droit de m'emouvoir.
D'un homme et d'un prélat j'ai rempli le devoir;

Un autre, mes enfans, l'auroit fait à ma place;
Et ce n'est qu'à Dieu seul qu'il en faut rendre grace.
Il me guide en ces lieux, et dès mes premiers pas,
Il ouvre à mes regards les gouffres du trépas;
Il descend avec moi dans le fond des abîmes,
Pour finir des revers, pour sauver des victimes.
Allez, et dans vos cœurs jusqu'au dernier moment,
Conservez, citoyens, ce grand évènement:
Allez, dis-je, et jamais ne vous rendez coupables
Du forfait inhumain d'affliger vos semblables;
Pères, ne forcez point les vœux de vos enfans,
Et par religion ne soyez point tyrans.

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

D'ELMANCE.

Ami, plus je vous vois et plus je vous admire.

FÉNELON.

D'Elmance, finissez.

D'ELMANCE.

Non, j'aime à vous le dire.
Si les prêtres toujours vous avoient ressemblé,
Le genre humain par eux eût été consolé.
Le nom de Dieu n'eût pas ensanglanté la terre;
Et ce théâtre affreux où triomphe la guerre,
Heureux par leurs vertus, soumis à leurs bienfaits,
Eût été le séjour d'une éternelle paix.
Votre religion n'est que l'amour des hommes.
Que cet exemple est beau dans les temps où nous sommes!
Quelles grandes leçons, tandis que sous nos yeux
Semblent recommencer les jours de nos aïeux!
Tandis que nous voyons aux deux bouts de la France,
Le fanatisme ardent, l'aveugle intolérance,
Renouveler encor leurs antiques succès,
Et le glaive à la main, verser du sang français.

FENELON.

C'est ainsi que de Dieu la loi pure et sacrée;
Par les persécuteurs se voit déshonorée!
A force d'attentats ils la feront haïr.

D'ELMANCE.

Hélas! tout me rappelle un cruel souvenir.
Que n'étiez-vous déjà le chef de cette église
Alors que dans un cloître on plongeait Héloïse!
Le cœur de Fénelon, sensible à nos malheurs,
Eût entendu ses cris, eût deviné ses pleurs.
Elle n'eût point péri seule et désespérée,
Loin de l'infortuné qui l'avait adorée:
Tous mes jours sont amers; tous mes jours seraient doux:
Je serais père encore, et je serais époux.

FENELON.

Montrez-vous moins injuste envers la Providence:
Elle aura soin de vous, comptez sur sa clémence.

D'ELMANCE.

Où retrouver jamais le bien que j'ai perdu?

FENELON.

Que diriez-vous, ami, s'il vous était rendu?

D'ELMANCE.

Qui me rendra l'objet dont mon ame est éprise?
Songez que sur la terre il n'est plus d'Héloïse.
Plein de mon seul amour, à charge à l'amitié,
Je ne puis, Fénelon, qu'inspirer la pitié;
Rien ne ranimera ma languissante vie;
C'est une fleur qui tombe, avant le temps, flétrie.

FENELON.

Vos tourmens, vos chagrins finiront en ce jour.

D'ELMANCE.

Eh quoi! prétendez-vous m'arracher mon amour?
Le pourrai-je oublier? Pensez-vous m'y contraindre?
Je vois couler vos pleurs! oui, vous devez me plaindre.

FENELON.

Je pleurs, mon ami, mais je ne vous plains pas.
On vous a d'Héloïse annoncé le trépas.
Ecoutez-moi.

D'ELMANCE.

Grand Dieu! qu'avez-vous à me dire?

FENELON.

Détrompez-vous, d'Elmance, Héloïse respire.

D'EMANCE.

Elle respire? ô Ciel! est-il vrai? dans quels lieux?
Courons, ne perdons pas des momens précieux.
Mais peut-être, j'en crois une vaine espérance.

FENELON.

De ces transports soudains calmez la violence;
Vivez pour être heureux: vous êtes père, époux;
Héloïse respire, ici, tout près de vous.

D'ELMANCE.

Ici! je suis époux? je suis père? qu'entends-je?
D'où vient dans mes destins ce changement étrange?

FÉNELON.

Cette jeune novice.....

D'ELMANCE.

Eh bien!

FÉNELON.

Qui dans ces lieux
Tantôt vint présenter sa douleur à nos yeux,
C'est l'enfant d'Héloïse, et vous êtes son père.

D'ELMANCE.

Où suis-je?

FÉNÉLON.

Elle venait m'implorer pour sa mère;
Que la bonté du ciel a su vous conserver:
C'est votre épouse enfin que Dieu vient de sauver.

D'ELMANCE.

Quoi ! dans ce souterrein..... depuis quinze ans....

FÉNELON.

C'est elle.

D'ELMANCE.

O rage ! ô fanatisme ! ô vengeance cruelle !
Quinze ans.... mais elle vit : quel heureux coup du sort !
Si ce n'est qu'une erreur vous me donnez la mort.

FÉNELON.

Ce n'est point une erreur. Je me suis fait instruire,
Lorsque j'ai dans ces lieux pris soin de la conduire,
Avant d'aller au temple où j'étais attendu.
Des princes d'Arlemont son pere descendu,
N'eut qu'elle d'héritière aux rives de Provence ;
On la nomme Héloïse, elle épousa d'Elmance.

D'ELMANCE.

Ah ! déposons le poids de tant d'adversité :
Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.
Heloïse respire ! ô tendresse ! ô surprise !
C'est ici qu'est ma fille ! ici qu'est Héloïse !
Combien je vais l'aimer après tant de revers !
Que je vais la venger des maux qu'elle a soufferts !
Que tardons-nous ? Daignez me conduire auprès d'elle ;
Que d'Elmance ennivré, que son époux fidele,
Puisse encore à ses pieds lui redonner son cœur ;
Dût-il en la voyant mourir de son bonheur.

FÉNELON.

Au nom du sentiment et vertueux et tendre,
Que vous lui consacrez, et qu'elle a droit d'attendre,
Devant elle d'abord laissez-moi vous nommer ;
Songez qu'au bonheur même il faut s'accoutumer.
A la mort, à l'oubli long-temps abandonnée,
De ses nouveaux destins elle semble étonnée ;
D'un époux si chéri l'aspect inattendu
Accablerait son cœur trop fortement ému.
Elle sera long-temps languissante, affaiblie ;
Hélas ! des maux sans nombre ont tourmenté sa vie.
Par tant d'événemens agitée en ce jour,

Celle que vous aimez repose en ce séjour.
Je veux à son réveil lui parler de d'Elmance,
Raconter sa tendresse, annoncer sa presence.
Tandis qu'à vous revoir je vais la préparer,
Dans la chambre prochaine il faut vous retirer.

D'ELMANCE.

De tous ses mouvemens mon cœur sera-t-il maître ?

FÉNELON.

Je vous avertirai quand vous pourrez paraître.

SCENE III.

FÉNELON, D'ELMANCE, ISAURE.

ISAURE.

Monseigneur, pardonnez si j'ose vous troubler ;
Héloïse en ces lieux demande à vous parler.

D'ELMANCE.

Quel instant ! je succombe à l'excès de ma joie.

FÉNELON.

Elle approche. Fuyez ; gardez qu'on ne vous voie.

SCENE IV.

FÉNELON, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

HELOISE (*soutenue par Amélie et Isaure.*)

O terre des vivans, salut, heureux séjour !
Je puis donc te revoir, astre brillant du jour !
Que ses rayons sont purs ! que la nature entière
S'embellit à mes yeux de sa douce lumière !

FENELON.

Héloïse, approchez ; vous voulez me parler :
J'écoute. Asseyez-vous. Qu'avez-vous à trembler ?

HELOÏSE.

Pontife aimé du ciel, votre sainte présence
Me remplit de respect et de reconnaissance.

FENELON.

Je crois pouvoir encor vous servir aujourd'hui.

HELOÏSE.

Le faible en tous les temps trouve en vous un appui,
Je le sais, je le vois.

FENELON.

Daignez enfin me dire
Quel sujet maintenant près de moi vous attire.

HELOÏSE.

Vous connaissez mon nom, le rang de mes aïeux,
Les champs où le soleil vint éclairer mes yeux,
Les nœuds que j'ai formés au sein de ma patrie,
Et le nom de l'époux à qui j'étais unie.
Vous voyez cet enfant, fruit d'un lien si doux :
Ne pourrai-je savoir le sort de mon époux?
Ne peut-on m'éclairer sur le destin d'un père,
Dont l'orgueil inflexible a causé ma misère?

FENELON.

Votre père autrefois tyrannisa vos jours;
Les siens dans le remord ont terminé leur cours.

HELOÏSE.

Il ne vit plus! son cœur repoussait mes tendresses.
Sa malheureuse fille ignorait ses caresses;
Jamais dans ses rigueurs il ne s'est démenti :
Je lui pardonne tout, puisqu'il s'est repenti.

FENELON.

D'Elmance....

HELOÏSE.

Eh bien, parlez.

FENELON.

Voit encor la lumière.

HÉLOÏSE.

La main de mon époux fermera ma paupière!

Je ne demande point s'il pense encore à moi :
Je n'ai point le desir de contraindre sa foi ;
Sans retour, sans espoir j'étais ensevelie ;
Un bien qu'on n'attend plus, facilement s'oublie.
Il a pu loin de moi former des nœuds plus beaux,
Quand je le regrettais dans l'ombre des tombeaux.
J'ai vu s'évanouir ma plaintive jeunesse ;
Mon amour ne veut point offrir à sa tendresse
Quelques jours languissans, rebut de la douleur,
Et des attraits flétris par quinze ans de malheur.
Mais je veux le rejoindre au sein de ma patrie,
Le revoir, lui montrer celle qu'il a chérie,
Attendre près de lui l'instant de mon trépas,
Lui remettre sa fille, et mourir dans leurs bras.

FENELON.

Ne portez point vos pas aux rives de Provence ;
Votre époux a quitté le lieu de sa naissance.

HELOISE.

Et sait-on sur quels bords il respire le jour ?

FENELON.

Il a dans ces remparts établi son séjour.

HELOISE.

Dans Cambrai, dites-vous ? Il venait pour me suivre ?

FENELON.

Pour vous pleurer du moins ; il croyait vous survivre.

HELOISE.

Quoi ! si près d'Héloïse il ignorait son sort ?

FENELON.

On avait à d'Elmance annoncé votre mort.

HÉLOISE.

Il a formé peut-être un nouvel hyménée ?

FENELON.

Sa main depuis ce temps n'a point été donnée.

HELOISE.

Je suis loin de son cœur ; il a dû m'oublier.

FENELON.

Son cœur vous appartient ; vous l'avez tout entier.

HELOÏSE.

Ciel ! à mon souvenir il trouve encor des charmes !

FENELON.

Il vous nomme sans cesse en répandant des larmes.

HELOÏSE.

Je respire. D'Elmance est donc connu de vous ?

FENELON.

La plus tendre amitié m'unit à votre époux.

HELOÏSE.

'A Cambrai, dans ce jour, a-t-elle pris naissance ?

FENELON.

Ce sont des nœuds formés au temps de notre enfance.

HELOÏSE

Et vos yeux ont revu mon époux aujourd'hui ?

FENELON.

Ici même, à l'instant, j'étois auprès de lui

HELOÏSE.

Auriez-vous sur mon sort observé le silence ?

FENELON.

J'ai dit votre infortune et votre délivrance.

HELOÏSE.

Comment a-t-il appris cet étonnant récit ?

FENELON.

Avec tous les transports d'un cœur qui vous chérit.

HELOÏSE.

Quand viendra-t-il revoir l'épouse la plus tendre?

FENELON.

A l'heure où nous parlons, il peut déjà l'entendre.

HELOÏSE.

Expliquez-vous. D'Elmance......

FENELON.

Est proche de ces lieux.

HELOÏSÉ.

Pourquoi ne vient-il pas? qu'il paraisse à mes yeux.

SCÈNE V.

FÉNELON, D'ELMANCE, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

D'ELMANCE.

HELOÏSE!

HELOÏSE.

C'est lui.

AMELIE, ISAURE.

Ciel!

HELOÏSE.

Mon époux.

AMELIE.

Mon père.

HELOÏSE.

Aimez-là bien d'Elmance; elle a sauvé sa mère.

D'ELMANCE.

O ma fille !

HELOÏSE.

Embrassez l'enfant de notre amour.
Hélas ! loin de vos yeux elle a reçu le jour.

D'ELMANCE.

Que vous avez souffert ! des monstres que j'abhorre....

HELOÏSE.

Non, je n'ai rien souffert si vous m'aimez encore.

D'ELMANCE.

Je prétends vous venger ; la loi doit les punir.

HELOÏSE.

D'Elmance, je n'ai plus la force de haïr.
Mon cœur las de tourmens, fatigué de vengeance,
Est tout à la tendresse, à la reconnaissance.

(*En lui montrant* [illegible]*re*).

Celle que vous voyez, par ces heureux secours,
Dans le sein de l'abîme a prolongé mes jours ;
Elle a veillé sur moi, veillé sur Amélie ;
Mon sort sera le sien, c'est ma plus tendre amie.

ISAURE.

Tant que j'existerai, puissé-je vous servir !

D'ELMANCE.

[illegible] jour fortuné je dois tous vous bénir ;
Vous sur-tout, Fénelon, grand homme, ami fidèle,
De la simple vertu, rare et touchant modèle.
Vous avez....

FENELON.

J'ai rempli les décrets éternels ;
Le ciel a réparé les crimes des mortels.
Ainsi dans tous les temps, sur la terre où nous sommes,
Le bien vient de Dieu seul, et le mal vient des hommes.